

Danemark, que le Président et lui-même effectueraient à partir du 15 juillet prochain. Les socialistes s'y étaient opposés. Jaurès, en leur nom, était monté à la tribune. Ce qui, quelques jours plus tôt, avait suscité les commentaires acerbes de *La Petite République*. La tactique favorite de Jaurès et de ses amis ? Esquiver les responsabilités pour pouvoir plus facilement se jeter dans l'opposition... Bien que vaincu, Jaurès trouva la réserve d'humour nécessaire pour épingle le Président :

« Que M. Poincaré coiffe une casquette de marin, déclama-t-il avec l'accent et l'emphase habituels, et aille respirer les souffles de la Baltique ! »

Il vit, sur les bancs de la majorité, s'esquisser quelques sourires de connivence. Ça l'encouragea.

« La fonction de M. Poincaré est de voyager, tonna-t-il, qu'il voyage ! »

Guillaume voyage. Il est heureux. Aucun endroit au monde ne le rend aussi heureux que le pont du *Hobenzollern*. Aucune activité. Fût-ce l'exercice du pouvoir. D'un pouvoir absolu. Aucune femme. Dona, n'en parlons pas. Même... (inaudible) ? Même ! Car ici le monde entier — hommes, femmes, enfants, chevaux, gibier, Serbes et *Reichstag* — était impitoyablement résumé. Condensé. Élagué. En fait, il restait seulement les hommes. Quelques hommes. Peut-être pas la crème de l'humanité, mais la troupe d'histriens minimale, indispensable à ses plaisirs. *Ei !*<sup>1</sup> Y compris les cuisiniers. Un ramassis de trous du cul, sur lesquels il régnait sans que son handicap manuel le fit souffrir comme avec les femmes. Rien que des trous du cul d'un certain âge, triés sur le volet. Des comtes, des officiers, des médecins, qui savaient faire *autre chose* que ce que l'on pouvait attendre de l'exercice de leur art ou de leur fonction. Des choses *surprenantes*. Par exemple singer un nain, préparer le punch, diriger un orchestre au pied levé, imiter le cri de la chouette, de la poule d'eau ou, plus difficile encore, le brame du cerf aux abois. Tiens, à propos, il y pensait ! Le plaisir de la chasse... non ? Non plus. Depuis quelque temps, il collectionnait les trophées sans

---

<sup>1</sup>. « Ouais ! »

aucune espèce d'excitation. Ce n'était plus l'époque où, chez le prince de Donnersmarck, il avait tiré 1675 pièces en trois jours de chasse seulement. Ni l'époque, celle de ses quarante-trois ans, où il avait fait poser un bloc de granit, rappelant en lettres d'or son exploit, sur le lieu même où était tombée sa 50 000<sup>e</sup> victime. Un faisan blanc, tu parles s'il s'en souvenait ! Et puis, il n'aimait pas ces bruits qui couraient et atteignaient de plus en plus souvent ses oreilles (bizarre ce qu'avec l'âge les souverains entendaient mieux que dans leur jeunesse, l'inverse du commun des mortels), selon lesquels toutes les chasses dont il était si fier n'avaient été que des massacres. Qu'on y poussait les bêtes au-devant de son fusil, qu'elles n'avaient aucune chance d'échapper, qu'il suffisait d'appuyer sur la détente... Pourquoi ? Est-ce qu'un empereur n'avait pas droit à ce plaisir ? Est-ce que massacrer sans danger ni effort des centaines et des milliers de bêtes innocentes, n'était pas une jouissance suffisante, qu'il fallût en sus qu'il s'épuisât et battît la campagne, et pourquoi ? Pour justifier aux yeux de tous qu'il avait payé de sa personne afin d'obtenir ce plaisir ? Qu'avait-il besoin de justifier ? Il était empereur ou non ? Au vrai, ils lui en voulaient de cette prérogative. Le plus obscur de ses sujets, le plus obtus de ses conseillers d'empire, ne rêvait-il pas de pouvoir réaliser en toute impunité ces deux exploits fondamentaux, qui l'élevaient d'un seul coup d'un seul à la hauteur des dieux de l'Olympe : sodomiser et massacrer ? (Qui avait parlé de sodomiser ?)

Ah ! Il fallait qu'il pense au sermon qu'il allait prononcer dimanche à la messe... *Was* ? Le yacht avait pris le vent. On entendait l'étrave, régulière, fendre la mer. *Tchrrrouou ! Tchrrrou-atch !* Il aimait terriblement prêcher, lorsqu'il se trouvait à bord. A terre aussi, mais moins... Pourquoi pas le Livre d'Ezéchiel... *Sieh da !*<sup>1</sup> ça lui bottait ! La malédiction de Tyr : *et in cathedra Dei sedi in corde maris*<sup>2</sup>. Superbe ! Il allait en trouver des choses à dire sur ce thème...

Gide eut toutes les peines à sortir de la volière du sansonnet où le petit Jean l'avait enfermé. Le bois du loquet, gonflé par la pluie, ne se laissait pas manœuvrer, et l'écrivain dut se fabriquer un crochet avec le fil de fer de la volière, pour arriver à se délivrer. Lorsqu'il interrogea l'enfant, l'illogisme de ses réponses le désarma. Apparemment, il ne faisait pas le lien entre fermer le loquet et retenir

---

<sup>1</sup> . « Tiens ! »

<sup>2</sup> . « Je suis assis sur le trône de Dieu, au milieu de la mer. »

tonton Gide prisonnier. Depuis trois jours que ce dernier s'appliquait à lui apprendre à réfléchir, il commençait à désespérer de son intelligence (celle de Jean T.) Notamment, il trouvait incroyable qu'à la suite de tous ses efforts pédagogiques, l'enfant pût dire encore que le contraire de « blanc » était « blanche », et le féminin de « grand », « petit ». Il (Jean T.) était bête, ou c'était lui (Gide) qui s'y prenait mal ? « Je m'y prends de toutes les manières et j'y apporte autant de patience que pour un chien ou mon oiseau », s'expliqua Gide dans son Journal, « et même beaucoup plus, mais je ne parviens pas à réveiller la jugeotte de ce jeune cerveau. »

A la Chambre des députés, le ministre du Commerce défendit énergiquement l'idée de la participation de la France à la *Panama Pacific International Exposition*. Cette exposition s'ouvrirait à San Francisco le 20 février 1915, pour commémorer le 400<sup>e</sup> anniversaire de la découverte de l'océan Pacifique et célébrer l'achèvement du canal de Panama. La France, dit en substance le ministre, se devait de rendre aux États-Unis l'amitié dont ce pays avait témoigné en étant la seule, parmi les grandes nations, à avoir officiellement participé à l'Exposition de 1889 célébrant le centenaire de la Révolution française.

Le ministre avait intérêt à être convaincant, il le savait. Car depuis le 10 mai 1912, où l'ambassadeur Jusserand avait fait connaître aux Américains l'adhésion de principe du gouvernement français, les relations économiques entre les deux pays n'étaient pas au mieux. Bien que les ventes françaises aux États-Unis aient presque doublé de 1900 à 1913, et que ceux-ci fussent à peu près régulièrement le quatrième client de la France depuis le début du siècle, le protectionnisme douanier de chacun ne cessait d'envenimer des échanges commerciaux pourtant jamais aussi fructueux qu'en 1913. Les machines hydrauliques et à fabriquer le papier, les pompes, les ventilateurs, les frigorifiques, l'outillage dynamo-électrique et électrotechnique, et jusqu'aux montres fabriquées en Amérique, étaient taxées entre 50 % et 150 % de plus que les mêmes articles en provenance de l'Allemagne. En retour, des produits français étaient rejetés parce qu'ils n'étaient pas étiquetés convenablement, qu'ils contenaient des conservateurs chimiques, ou que l'alliage de la soudure des boîtes de conserves renfermait du plomb. Les porcelainiers du Limousin protestaient en outre contre la pénalité qui les frappait en dépit

des conventions de 1908 et de 1912 ; la Chambre syndicale des fabricants de plumes s'élevait contre la prohibition quasi absolue d'entrée de plumes brutes ou travaillées ; depuis juin 1913 les eaux-de-vie françaises étaient arrêtées à New York parce que la qualité de leur alcool ne les autorisait pas à porter l'étiquette « brandy », et la liqueur « China-china », fabriquée depuis plus d'un siècle dans l'Isère, se voyait interdire cette appellation fantaisiste. Quant à la franchise, dont devaient en principe bénéficier les oeuvres d'art originales (un marché juteux pour la France), elle était généralement refusée à cause de l'impossibilité où se trouvait l'artiste de prouver que son tableau, par exemple, était bien le premier état de l'œuvre qu'il exportait, et non une copie ou la réduction de l'original.

Il faut aller à San Francisco, dit le ministre. Ainsi resserrerons-nous « encore davantage les liens qui unissent indissociablement les deux grandes Républiques, et nous mettrons en pleine lumière les affinités qui existent », il éleva la voix, martela l'air du poing, « ET QUI EXISTERONT TOUJOURS entre les deux grandes démocraties. » Et comme il n'est pas inutile de répéter devant des esprits rétifs, que ce soit à l'école ou à la Chambre, il ajouta : « la démocratie française et la démocratie américaine. »

Applaudissements.

Il descendit de la tribune. Bon. On allait voir maintenant si son éloquence avait porté. Ou, plus vraisemblablement, si les démarches que Jusserand avait multipliées, entre décembre 12 et septembre 13, auprès du gouvernement américain, étaient suffisantes. Efficaces, elles l'avaient déjà été. Le 18 septembre 13, le Congrès avait voté la loi Kahn, accordant la franchise aux produits destinés à l'Exposition, et la protection des marques, modèles, dessins et objets manufacturés durant un délai de trois ans après la clôture de l'Exposition...

On vota. Par 461 voix contre 35, le projet fut adopté. La France irait à San Francisco. Le ministre était radieux. On l'avait autorisé, sur les exercices de cette année et des deux années à venir, à engager des dépenses jusqu'à concurrence de deux millions de francs. L'adoption par le Sénat, demain, ne serait qu'une formalité. Ce soir, il sablerait le champagne avec Myron T. Herrick et Madame, à l'ambassade. *Waouww !*